

## LA MALADRERIE DE CORBEIL

L'acte qui porte le sceau de la léproserie de Corbeil est destiné à mettre un terme à une longue contestation qui s'était élevée entre cette maladrerie et le prieuré d'Essones. Cette pacification ne préfigurait-elle pas, dès 1265, l'union, en un vocable géographique unique, de ces deux localités et la naissance de cette grande cité moderne où l'industrie n'est plus cantonnée dans l'activité des fameux moulins de Corbeil, connus depuis le Moyen Âge ?

La fondation de cet asile pour les lépreux est attribuée à la reine Adèle de Champagne, mariée en 1161 à Louis VII le jeune, dont elle est la troisième (mais non la plus célèbre) épouse, et décédée en 1206. La tradition populaire ajoute, ce qui jette le doute sur la vraisemblance, qu'elle aurait été, elle-même, atteinte de ce terrible mal. Tout contredit cette légende. Les chroniqueurs s'accordent à louer, en même temps que ses vertus, la beauté de son visage et l'élégance de son corps. Sur ce dernier point, l'image portée par le sceau de la reine apporte une très sérieuse confirmation en lui donnant une ligne qui pourrait être enviée. À plusieurs reprises, ce qui exclut totalement l'hypothèse de cette maladie, on lui confia des enfants royaux : Philippe, son propre fils, orphelin de père à 15 ans, et Louis, son petit-fils, le futur Louis VIII, après la mort d'Isabelle de Hainaut, la toute jeune épouse de Philippe Auguste.

Le patronage de la reine Adèle était, cependant, bien choisi, pour de multiples motifs. La famille des comtes de Champagne était certainement l'une des plus puissantes et des plus généreuses de France ; ses fondations abondent : abbayes, cathédrales, Hôtel-Dieu de Troyes, etc. Plus précisément, Thibaut le Grand, qui eut correspondance avec saint Bernard, acheva Clairvaux – pas la prison, la célèbre abbaye –, fonda Pontigny, où il fit ménager sa sépulture, et l'abbaye de Preuilley, après avoir solidement établi ses dix enfants : Henri, comte de Champagne, Thibaut, comte de Blois, Étienne, comte de Sancerre, Guillaume, archevêque de Sens, une religieuse de

**Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 47-48, 2<sup>e</sup> trimestre 1975, p. 84-87**

Fontevrault, la duchesse de Bourgogne, trois comtesses : Bar, Pouilles et Perche, et la reine de France Adèle qu'il aimait entre tous les autres !

De plus, des reines de France eurent souvent Corbeil en manière de capitale au sein de leur douaire, et elles se retirèrent parfois dans le château de cette ville, charnière entre le Gâtinais,

le Hurepoix, la Beauce et la Brie. Adèle de Champagne, Ingeburge de Danemark, Blanche de Castille y firent de longs séjours. La première par exemple, en 1183, obtint, en faveur de la collégiale Saint-Spire (nom vulgaire de saint Exupère), l'accès libre au moulin des chanoines, aux dépens des moulins banaux du roi, pour deux bourgeois de Corbeil. Mais, comme ces derniers se trouvaient volontiers être des boulangers, le résultat fut qu'une grande quantité de pain, partiellement allégé de droits, dévalait sur Paris et se vendait place Maubert.

En 1190, Adèle aurait obtenu la réduction à 50 sous parisis par an de tous les droits de procuration dus à l'évêque de Paris. Tous ces bienfaits et privilèges sont repris dans une bulle de Célestin III, où il est parlé des bois du Rouzeau, qu'on appelle bois de Matines parce que les revenus en étaient partagés entre les chanoines qui avaient le courage d'assister, en pleine nuit, comme de vrais moines, aux matines de Saint-Spire. L'intervention la plus actuelle de la reine Adèle est racontée dans une charte de 1202, scellée précisément de son grand sceau de cire verte. Adam Petit avait construit une maison, rue de la Corberie, dont la hauteur offusquait la clarté de l'église Notre-Dame de Corbeil. Le chapitre de Notre-Dame intenta un procès et voulut faire abattre la maison d'Adam. La reine intercéda, sauva la maison, mais en faisant bien stipuler dans l'acte que, dorénavant, il ne serait plus loisible aux habitants de Corbeil de hausser et élever les maisons qu'ils avaient autour de l'église Notre-Dame. C'est une mesure d'urbanisme particulièrement précoce, en ce XIII<sup>e</sup> siècle commençant.

La seule peine que fit Adèle aux habitants de Corbeil fut de ne pas y élire sa sépulture et de se faire ensevelir, auprès de son père, en l'abbaye de Pontigny, bien que, veuve exemplaire, elle eût fait élever, à la mémoire de son époux Louis VII, un mausolée d'un luxe inouï dans l'abbaye de Barbeau-en-Brie. Corbeil, de toute manière, fut une résidence royale depuis son rattachement au domaine par Louis VI le Gros, et la reine Ingeburge de Danemark également, au cours de ses mystérieux malentendus avec Philippe Auguste, y fonda, pour en faire sa demeure, un établissement de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Saint Louis, lui-même, aurait fait ajouter au palais une chapelle à deux étages dans l'esprit de l'incomparable « écrivain » de la Cité, et il venait voir souvent Blanche de Castille, reine douairière. Corbeil était la solution tout indiquée pour les reines blanches, ainsi nommées parce qu'elles avaient le privilège de porter le deuil en blanc : c'était un moyen de quitter la cour et de surveiller, de près, l'assiette de leurs revenus, sans cependant s'éloigner trop du roi, leur fils. Lazare, la ladrerie, l'ordre de Saint-Lazare devaient former l'autre volet du diptyque. Il ne peut être question que d'évoquer certains aspects d'un tel sujet.

Le frère des fameuses disputantes, Marthe et Marie, était bien mort : *jam fætet*. Son retour à la vie, symbole de la résurrection du Christ et gage de la nôtre, n'en a que davantage frappé les

témoins. Le reste, le voyage à travers la Méditerranée et la remontée en Bourgogne en passant par les Saintes-Maries-de-la-Mer, la Sainte-Baume, Autun, où le tombeau de Lazare était orné de l'Ève souple comme une liane, Vézelay, sont légende. On observe, dans l'iconographie sigillaire de Lazare, plusieurs types : la sortie du tombeau est le plus connu. Ici, Lazare au corps disproportionné est seul. Ailleurs, on voit le Christ ou même Marthe et Marie. Parfois Lazare est debout, semblant parler, avec la même canne en forme de tau : raconte-t-il ce qu'il a vu au pays où il est allé ? Qu'il soit permis, sans avoir recours aux sources, de hasarder une hypothèse qui rencontrera peut-être l'opinion des savants. La charmante innocence de la crédulité populaire n'aurait-elle pas, inconsciemment, mêlé deux personnages du même nom. Le pauvre Lazare qui ramassait les miettes tombées de la table du riche, le Lazare au corps couvert d'ulcères qu'Abraham accueillit dans son sein, le Lazare de la parabole qui n'a aucune prétention à l'historicité n'aurait-il pas été projeté, par cette admirable piété des gens simples, sur celui de Béthanie, l'autre, l'ami, le parent peut-être, du Christ ? Et ne faudrait-il pas trouver là l'explication de tout ce qui lie Lazare à l'affreuse maladie dont on ne prononçait pas le nom. En effet, on a tiré de la forme vulgaire de Lazare, ladre (l'association de mots : « saint Ladre » se rencontre) et ladrerie, puis maladrerie pour désigner lèpre et léproserie, le doublet savant étant lazaret.

Il a toujours paru nécessaire d'isoler les lépreux : la Bible témoigne des mesures prises dans l'Antiquité. Ensuite, l'Église chercha à parer à l'épouvante qu'inspirait la maladie : au XIII<sup>e</sup> siècle il y aurait eu 19 000 léproseries, dont 2 000 en France. Plus tard, la maladie semble avoir régressé et, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, les vagabonds s'étant mêlés aux malades pour profiter des aumônes des fidèles, la plupart des établissements furent fermés. Henri IV appliqua leurs biens au soulagement des soldats blessés et Louis XIV alla encore plus loin et, après beaucoup d'autres mesures analogues, il réunit, en 1700, la léproserie de Corbeil à l'Hôtel-Dieu de ce lieu. Subsistent encore à Corbeil des noms significatifs donnés à certaines artères et qui doivent rappeler des souvenirs anciens, de saint Lazare ou de la Quarantaine ?

Comment conclure ces lignes, rapidement jetées sur le papier, sans noter tout ce qui aurait pu encore être dit, de Corbeil et de ses coches par eau, de Lazare et de l'ordre du Mont-Carmel et de ces hommes et de ces femmes qui, au mépris de tous les risques, se dévouent de par le monde – on voudrait dresser le palmarès de leurs noms – à soigner ces malades.

Note : Si l'on trouvait trop familière et trop peu objective la façon de parler de Lazare qui a été adoptée ici, l'indulgence du lecteur susceptible d'admettre des circonstances atténuantes serait acquise lorsqu'il saurait que ses lignes ont été écrites au lieu géométrique exact du triangle Autun-Vézelay-Avallon, dans une maison qui depuis plus d'un siècle a retenti du nom de l'homme donné en exemple à tous les autres intendants et que l'on prononce toujours « Lazère », tandis que résonnent encore les coups de la lazarette, au cœur intrépide, fendant

interminablement son bois. Mais qu'est-il besoin de trouver une excuse : qui donc au monde ne connaît-il pas, grâce à Paris, le nom de Lazare, des plus huppés aux plus déshérités ? Enfin le choix de ce nom pour titre d'un livre par l'un des plus grands écrivains de notre temps, par le plus pénétrant des critiques d'art, par celui qui nous a rendu la blanche parure de nos monuments <sup>1</sup>, est un exemple émouvant qui, s'il ne remplissait de confusion, paraîtrait du moins susciter l'enthousiasme.

---

<sup>1</sup> André Malraux.



D 9984 - Maladrerie de Corbeil (1263) - 51 mm



D 35 - Louis VI (1108) - 70 mm



D 152 - Adèle de Champagne (1190) - 90 mm



D 9965 - Hôtel-Dieu de Montmorillon  
(1385) - 70 mm



D 9987 - Maladrerie de Laon, 2<sup>d</sup> type,  
(1214) - 55 mm



D 9988 - Maladrerie de Meulan  
(1208) - 60 mm



D 9989 et 9989 bis - Hôpital Saint-Lazare de Paris  
(1264) - 55 mm et 28 mm



D 9990 et 9990 bis - Hôpital Saint-Lazare de Paris, 2<sup>d</sup> type (1399) - 54 mm et 16 mm